

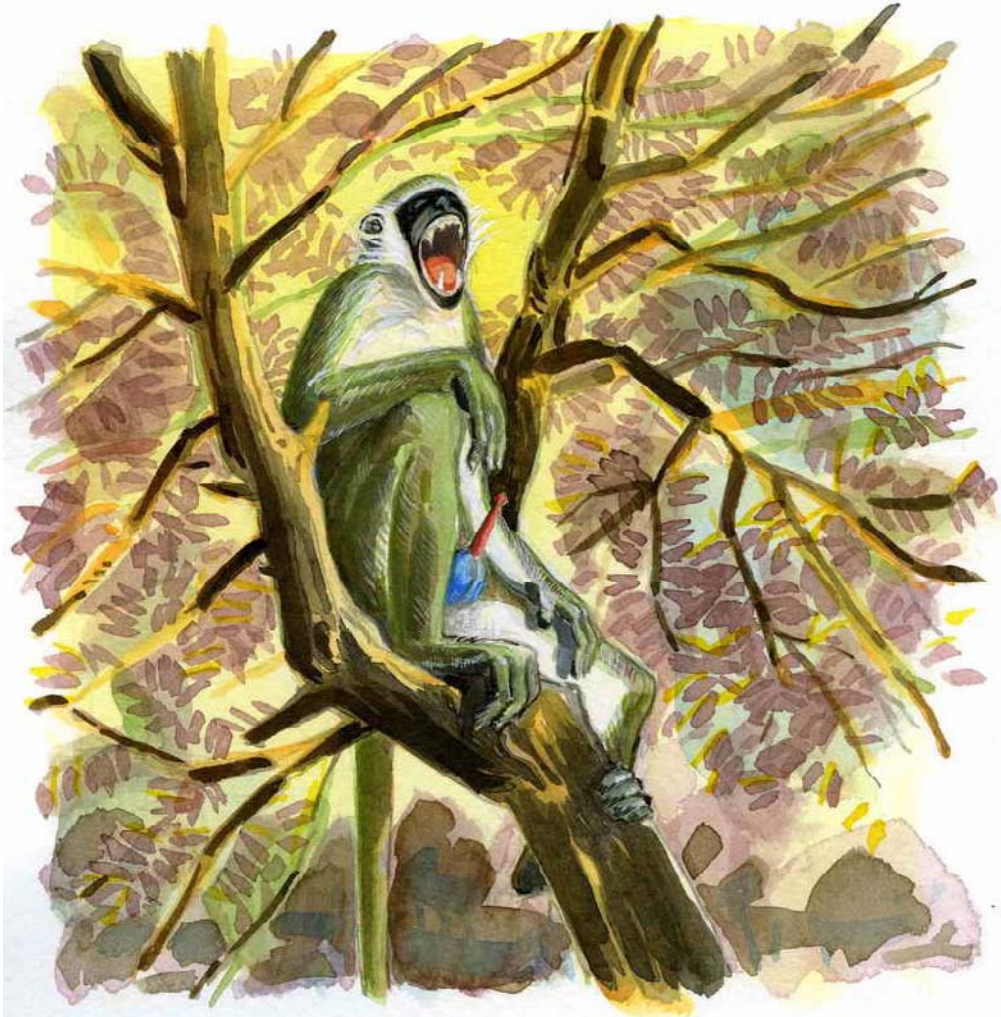
**La propriété privée:
un paradis de ressources à ne pas partager avec les autres**

Près de la mangrove du Saloum où nous vivons, il pleut presque un mètre d'eau par an, si bien que la diversité des espèces végétales y est grande et que la nourriture y est abondante toute l'année. Une centaine d'arbres et de lianes de toutes tailles coexistent en un univers à trois dimensions dont nous exploitons toutes les ressources à mesure de leur disponibilité au fil des saisons. Pour une bande d'une trentaine de membres comme la nôtre, une surface de 15 à 30 hectares contient la biodiversité nécessaire et suffisante pour assurer notre survie tout au long de l'année. Bien entendu, nous devons assurer en permanence le gardiennage de notre territoire, d'autres bandes envieuses pouvant s'enhardir jusqu'à chez nous, si nous n'y prenions garde.



Le rôle premier de gardien des lieux est assuré par notre chef, un mâle très dominant et de beaucoup d'expérience, qui, tous les matins et souvent aussi

le soir, monte sur l'un de nos grands baobabs, l'un de ceux qui lui permettent de se mettre bien en vue des autres chefs de bande pour faire son impressionnante parade territoriale que nous suivons tous avec attention. Après un regard circulaire une fois perché, le chef bondit vigoureusement de branche en branche. A chaque pause, il hoche la tête verticalement et latéralement avec une grande assurance ; il s'assoit et se redresse en exhibant son pénis rouge en érection qui contraste avec ses bourses bleu vif, sa poitrine et son ventre blancs bien en évidence. Il émet des aboiements puissants qui font rentrer la tête dans les épaules aux plus timides d'entre nous. En clair, le chef de clan dit « Je suis le chef, et je suis chez moi, j'ordonne aux membres de ma bande de se rassembler autour de moi, j'avertis les voisins et les étrangers que j'affirme nos droits au territoire et leur demande de s'éloigner. Je n'accepterai aucun empiètement, aucune



intrusion ». A peine a-t-il terminé ses vocalisations que les chefs voisins en vue sur des arbres dégagés se mettent à leur tour à répliquer dans les mêmes termes, avec les mêmes postures, aux variantes individuelles près.

Par ces rituels, nous défendons notre propriété pour nous en réserver l'usage exclusif, sans pour autant gaspiller notre énergie à des affrontements directs pouvant occasionner des blessures. La diplomatie du singe vert passe aussi par ces annonces réitérées chaque jour au lever du soleil, parfois au coucher quand la situation nous paraît tendue. Je ne peux m'empêcher d'être ému à chaque parade territoriale de notre cacique. Un jour peut-être, je pourrai vocaliser à mon tour pour affirmer nos droits au nom des miens.

La mesure des dangers

J'ai appris à discriminer plusieurs catégories de prédateurs selon qu'ils sont terrestres ou aériens, dangereux pour tous ou seulement pour les plus jeunes, les chasseurs à courre comme les hyènes et les chiens qu'il faut distancer, les chasseurs à l'affût comme les grands aigles ravisseurs de singes et les pythons qu'il suffit de révéler par des cris pour qu'ils s'en aillent, leur stratégie rendue caduque. Je sais reconnaître individuellement les différents chiens du voisinage et ajuster ma distance de sécurité à leurs particularités individuelles : j'avertis les mères portant enfants de l'arrivée du molosse hargneux, mais me contente de me pousser de quelques mètres devant le vieux boiteux. Quand un enfant joue avec une couleuvre, je laisse faire. Les petits cherchent toujours à jouer ; c'est une façon d'apprendre, l'autre étant d'imiter ceux qui savent. S'il s'était agi d'un serpent venimeux, j'aurais poussé le cri d'alarme approprié qui aurait aussitôt dissuadé le jeune de tirer la queue de l'animal en même temps que j'aurais instruit les autres membres de la présence d'un animal terrestre dangereux qu'il convient de harasser en groupe pour le faire déguerpir.

